



Journée d'études

« Silence, son et langage :

Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles »

Matthieu Guillot
(CREAA)

L'apocalypse nucléaire considérée au travers de sa musicalisation : sur les conditions et prétentions artistiques du paroxysme de la terreur



On souhaite creuser ici cet énorme paradoxe apparent : l'évocation ou l'utilisation musicale d'un motif de terreur mondial absolu, celui de la bombe atomique. Motif inclus dans le sujet (narratif ou autre) de certaines œuvres de la seconde moitié du XX^e siècle, et du début de ce XXI^e siècle. Alors que toute terreur *imposerait* en principe le silence absolu – parce qu'elle *foudroie* toute velléité poétique. Et dans l'immédiat, une question première nous brûle les lèvres : musicalement, une dramaturgie, une prétention dramaturgique en lien avec l'arme atomique, est-elle seulement envisageable, possible ? Alors que l'horreur absolue dont il est question, si nous gardons la tête froide, ne peut que crever les yeux (nous rendant inapte à tout spectacle, à toute vision) et qu'arracher la langue (nous rendant inapte à toute narration, à tout commentaire). Ne peut donc que nous pétrifier du silence muet de l'effroi porté à son paroxysme. Et sans doute serait-ce à cette occasion que la célèbre maxime de Wittgenstein (« ce dont on ne peut parler il faut le taire ») serait une nouvelle fois à réintroduire (car rappel, sur ce sujet, d'un mot de l'écrivain américain Kurt Vonnegut : « il n'y a rien d'intelligent à dire à propos d'un massacre », dans son fameux livre *Slaughterhouse-Five*, de 1969). Et le musicien se demande quant à lui : « qu'y a-t-il à entendre/faire entendre d'un tel

sujet à travers la musique ? » Mais par rapport à la sentence de Wittgenstein, la création musicale a décidé de l'ignorer en passant outre (tel est sans doute son rôle historique premier, aller *au-delà* du grand silence biologique) : s'engageant dans cette perspective sans retour, elle prétend donc expérimenter un commentaire, construire un énoncé, sollicité par l'horreur qui doit s'incarner dans les sons. Mais quel type d'univers sonore doit résonner face à (ou posé en vis-à-vis de) l'horreur nucléaire ? S'agirait-il d'épouser le syndrome du *requiem*, cette vieille forme musicale, ou d'élever un « monument aux morts » (évoqué par le cinéaste Alain Resnais à propos de ses films *Nuit et brouillard* et *Hiroshima mon amour*) ?

Matthieu Guillot est docteur habilité en musicologie et musicien, chercheur associé au CREAA (Université de Strasbourg) depuis 2021 (et au LabEx GREAM de 2019 à 2020), où il collabore à des ouvrages collectifs. Il est l'auteur de nombreux articles d'esthétique musicale, et de trois ouvrages aux éditions L'Harmattan (2006-2008). Est paru cette année son essai *Conflits de l'oreille et de l'œil dans l'œuvre musicale. L'intériorité de l'écoute* (PUP, Aix, 2021). Son dernier article paru est : « Operetta as a cultural and historical Symptom : Offenbach through Karl Kraus », *Studia Musicologica Labacensia* 5, Ljubljana, 2021.